

Rencontre avec Chris McGregor

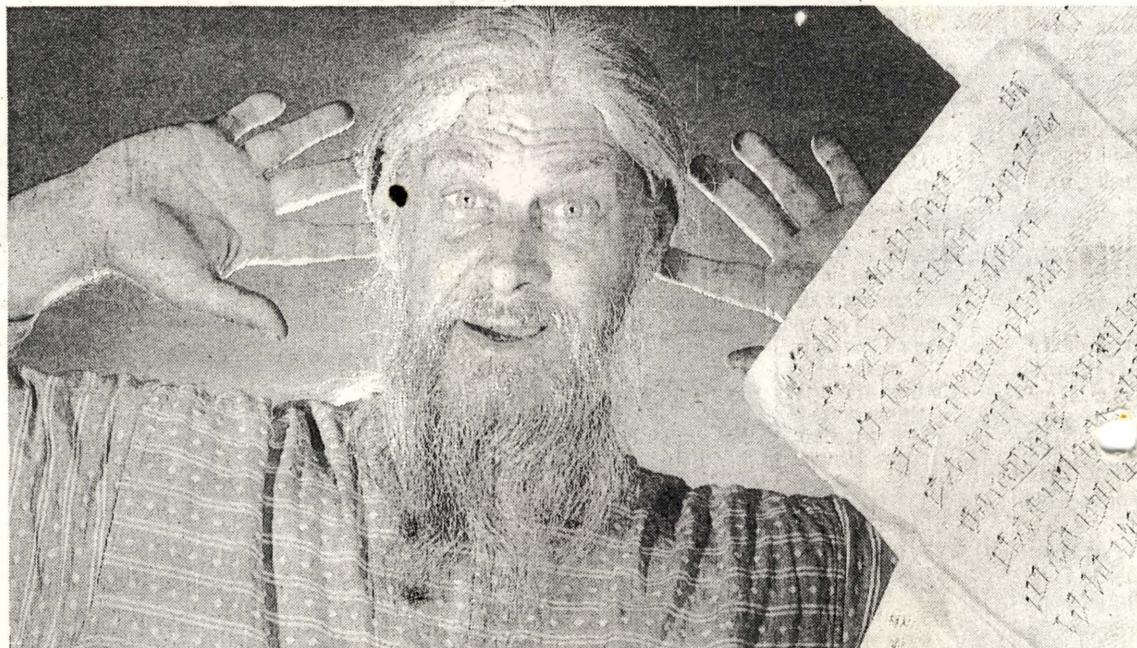
FRA TERNITE DU SOUFFLE

Compositeur sud-africain contraint à l'exil depuis 1964, Chris McGregor a donné une identité au jazz de son pays mais aussi à de nombreux musiciens de styles divers. Rencontre avec un maître modeste et généreux

PATRIARCHE barbu à la chevelure argentée, le pianiste-compositeur-leader Chris McGregor est une des figures les plus importantes et attachantes du jazz et de la musique africaine. Ce Sud-Africain blanc, que les événements ont contraint à l'exil depuis 1964, nourrit son inspiration lumineuse aux musiques populaires de townships (kwela, mbaqanga...) et à la fécondité frondeuse du free jazz. Une culture éclectique dont témoignent ses deux derniers albums, « Country Cooking » (Virgin) et « Archie Shepp & C. McGregor Brotherhood of Breath » (52^e Rue Est/Media 7). A la tête de son orchestre Brotherhood of Breath (la fraternité du souffle), il achèvera en beauté les Rencontres internationales de jazz de Nevers (1), le même soir qu'un autre maître, Art Blakey. Au dernier festival de jazz de Marne-La-Vallée, il s'était confié à nous.

— Comment vous a marqué, dans le passé, le saxophoniste Archie Shepp, avec lequel vous avez joué au festival de Marne-La-Vallée ?

— Je l'admire depuis les années 60, époque à laquelle je l'ai découvert, à mon arrivée en Europe. Je voyageais alors avec l'orchestre Blue Notes. Nous n'avions pas entendu parler de lui en Afrique du Sud, où nous étions assis tout autour Horace Silver, Ornette Coleman, Charlie Parker, Max Roach, des gars de la fin des années cinquante... Nous étions attentifs à l'évolution du jazz américain et très excités à l'idée de rencontrer un jour des artistes que nous ne pouvions connaître que par disques. Avec Archie Shepp, j'ai en commun cet attachement aux traditions de la musique noire. Il est d'ailleurs bien informé des musiques africaines (sud-africaines notamment), caraïbes, etc. Eminent représentant de la tradition noire américaine, il possède une vaste culture. En outre, nous sommes tous deux sensibles aux problèmes de société. Et surtout à ceux de l'Afrique du Sud, que nous rêvons de voir libre et où les gens devraient tenir leur destinée en main. Le seul pouvoir qu'ils ont est leur force immense et leur engagement. C'est une lutte que nous soutenons complètement.



Chris Mac Gregor : « Je retournerai en Afrique du Sud lorsqu'on y célébrera la Liberté. » (Photo Méphisto.)

— Pensez-vous que si Mandela avait obtenu le prix Nobel de la Paix, c'eût été un moyen, pour la communauté internationale, d'accentuer la pression et d'aider à la liquidation de l'apartheid ?

— Oui. Il est évident que Mandela mérite une pareille distinction. De très bonne heure, il a été un héros pour moi, lorsque j'étudiais au conservatoire à l'université du Cap. Dès la fin des années cinquante, nous manifestions tous les jours. Le gouvernement exercait une pression pour que cette université, multiraciale, n'accueille que les Blancs. Je me suis rapidement impliqué dans les mouvements étudiants. Tout ça pour vous expliquer que je me sentais fondamentalement concerné par le sort de Mandela, en particulier par son procès, lorsqu'il a été accusé de trahison. La fameuse campagne de « défiance aux lois injustes », lancée en 1951, appelait à désobéir aux lois de l'apartheid.

Nous, les jeunes rebelles, étions très influencés par les déclarations de Mandela et faisions souvent référence à lui. En 55, la Charte de la liberté nous a donné beaucoup d'espoir ; nous avions pris au sérieux le principe qui préconisait une éducation égale pour tout le monde. Tout cela me touchait profondément, ainsi que mon père, qui enseignait l'histoire dans une mission noire du Transkei. Il luttait contre l'apartheid et a

aiguisé ma conscience. Il essayait d'échapper au programme que voulait imposer le gouvernement aux écoles noires.

— Quel est votre sentiment sur l'essor de la musique sud-africaine en Occident, sous la houlette de Johnny Clegg et Mahlathini & Mahotella Queens par exemple ?

— Je suis très heureux que les Européens et les Américains puissent écouter ces musiques. Johnny Clegg est un homme sincère et courageux. J'ai été ému lorsqu'il m'a dit que je l'avais inspiré. J'adore aussi Mahlathini & Mahotella Queens et le merveilleux compositeur Ray Phiri (2).

— Quand vous avez rencontré Ray au dernier festival d'Angoulême, que vous a-t-il dit ?

— « Vous nous avez encouragés et avez contribué à nous donner une identité », m'a-t-il confié en me remerciant. Ça m'a bouleversé. D'autant plus que la plupart de nos disques ne sont pas distribués en Afrique du Sud. Des musiciens comme lui ont dû se donner beaucoup de peine pour se tenir au courant de nos activités.

— Avez-vous vu « Sarafina ! », la comédie musicale de Mbongeni Ngema, à l'affiche des Bouffes-du-Nord ?

— Oh oui ! Fantastique. D'une véritable authenticité. Je peux m'y identifier.

J'ai eu l'impression de me retrouver à la maison. On imagine le courage qu'il leur a fallu. Ils incarnent un esprit indomptable. L'espoir de demain.

— Retournerez-vous en Afrique du Sud ?

— Lorsqu'on y célébrera la liberté. J'espére de tout mon cœur que c'est pour bientôt.

Recueilli et traduit par Fara C.

(1) Concert le 18 à 20 h 30, M.C. de Nevers (86-61-21-88 ; 3614 Cent 58 ; 3615 IT 0). Albums « Country Cooking » (Virgin), « Archie Shepp & C. McGregor Brotherhood of Breath » (label 52^e Rue Est/Media 7).

(2) R. Phiri, guitariste et arrangeur dans « Graceland » de Paul Simon.